

AVANT

I

Il faisait chaud. C'était la nuit. L'ombre rendait l'appartement sale, biscornu, inquiétant. Catherine, toute petite fille seule debout immobile au fond d'un grand couloir, ne le reconnaissait plus, et n'osait y avancer. Elle avait été réveillée par un cri de terreur pure, suivi de la plus longue plainte de désespoir qu'il lui eût été donné d'encaisser dans sa courte vie. Depuis, une rumeur bruissait derrière les parois, faite de chuchotements, de coups, d'exclamations. Dehors, un tocsin sonnait.

Juste avant, alors qu'une toute petite seconde de sommeil la séparait encore du monde et de ses menaces, quelqu'un, assis sur un trône, l'avait appelée. Elle avait, dans ce simple mot : « Catherine ! » jeté en travers de son rêve, senti toute l'urgence qu'il y aurait, pour sa propre sécurité, à se réveiller le plus vite possible et à trouver une cachette.

Elle partit dans la nuit, inquiète, appelant sa maman. En chemin, elle prit grand soin de passer au plus large des meubles, sournoises bêtes accroupies dans l'ombre à garder les portes.

Il y eut un grand fracas. Catherine perçut la présence d'une masse énorme, grondante, griffue, une noirceur malveillante et bourrue qui bousculait les objets, et la cherchait, elle particulièrement, pour lui faire du mal. Elle s'enfuit par une enfilade de pièces, d'escaliers, de petits couloirs poussiéreux.

À l'extérieur, derrière les volets clos, des gens couraient sur une galerie. Cris de colère, de frayeur, bousculades, lueurs d'incendie. Catherine, pieds nus et toute petite, galopait comme un lapin, filant à travers la grande maison, poursuivie par l'être sombre et boursoufflé qui broyait les portes.

Des haches percèrent des volets. Des soldats beuglèrent, avinés, féroces ; par derrière, on entendit les hurlements d'une foule assoiffée de sang.

Un gémissement, plus terrible que tout, monta du fond de la maison. Catherine s'enfuit encore plus loin, et voulut, de lapin, se faire souris. Des flammes crépitèrent sur les façades, roulèrent sous les planchers ; elles produisirent, à travers les lames des parquets, des rideaux de fumée qui s'élevèrent en lignes parallèles, étranges remontées de fantômes, comme si les morts venaient se ranger autour de Catherine et lui faisaient la haie. Elle mit son doudou sur ses narines, et fonça dans les nuages, y creusant des tourbillons, une galerie bientôt refermée. Sous ses pieds, le bois chauffait.

C'était la Saint-Barthélémy, à Paris, dans une maison infestée de huguenots venus soutenir leur cause. Dehors, une populace ivre assiégeait le nid, avec l'intention de le désinfecter.

Catherine accéléra. Les portes, les pièces devinrent toutes petites, étriquées, tordues, tandis que l'incendie – et avec lui la grosse chose sombre qui lui voulait du mal – gonflait, grondait, ravageait tout, et se rapprochait. Maintenant des êtres galopaient dans la demeure, poussaient des cris de haine, frappaient, cassaient, enfonçaient.

Les parois se resserrèrent encore. Catherine découvrit sa mère prostrée dans une encoignure, en chemise, souillée de sang. Elles s'attrapèrent, désespérées, et s'étreignirent, cœur contre cœur, en sanglotant. « Sauve-toi, ma perle, mon amour, ma petite lueur ! Sauve-toi vite, poussin, vite vite vite ! Non, pas par ici, par là ! Toi tu pourras passer... » et la maman poussa son enfant au pied d'un mur où s'ouvrait un petit trou aménagé dans les moellons. Catherine s'insinua. Les pierres lui mordirent les côtes. Elle se tortilla, s'écorcha, réussit à ramper. C'était étroit et pénible ; elle transpira presque tout de suite, mais n'eut pas même la place de replier son bras pour s'éponger le front. Derrière elle, sa mère dit quelque chose, ou peut-être qu'elle priait ; puis

elle se mit à implorer, de plus en plus fort, cria bientôt. Il y eut un hurlement, et le bruit d'une hache qui s'enfonçait dans la viande jusqu'au sol. Puis un objet métallique gratta dans les gravats du conduit, cherchant sa proie. Catherine, qui se trouvait coincée dans une étroiture, banda ses muscles et força le passage, de toute sa volonté, les dents serrées les yeux froncés les poumons vides, comme si elle accouchait d'elle-même ; alors elle déboucha dans un endroit très différent.

C'était un espace aux contours brouillés, baigné d'une luminosité vague, incolore. Catherine respira un grand coup, et toussa de douleur. « Maman est morte... » Elle toussa encore, bava, cracha, pleura longtemps...

Elle pleura et toussa, bava, toussa et repleura jusqu'à se sentir toute grise, toute vidée, sans plus aucune envie de s'étonner ni même de vivre. Alors seulement les spasmes s'espacèrent et le silence, comme un voile, se déposa.

Elle se tenait dans une petite cellule aux parois chaulées. Une puissante envie de s'allonger s'empara de son petit corps malmené. Elle se mit en boule, en virgule, en crevette, et s'endormit dans la poussière qu'argentait un rayon de lumière provenant d'une fissure dans la voûte... La planète se retourna dans son lit, les étoiles filèrent ; Catherine gisait. Dans son sommeil, un ange noir vint l'observer, et la borda d'un peu plus de lumière.

II

Quand elle se réveilla, Catherine constata que le petit trou par lequel elle était arrivée n'existait plus. La cellule était close. Seule une petite fente, celle par où descendait le rayon de lumière, annonçait qu'à l'extérieur, il y avait quelque chose que les vivants appellent le jour, avec un ciel dans lequel passent des nuages, et des oiseaux qui volent au soleil, libres et insoucians, non orphelins. Au fond de la cellule, dans la pénombre, il y avait un meuble.

Au fond de la cellule, dans la pénombre, guettait un gros buffet trapu. Il regardait la fillette de ses deux tout petits yeux en trou de serrure, un par battant, avides, attentifs, ne clignant jamais. Une clé avait été enfoncée dans son orbite gauche. Le meuble était borgne. Mais il regardait Catherine quand même, avec cette obstination imbécile qu'ont les buffets à guetter, en crabes patients.

C'en était trop. Catherine indignée monta en pression puis explosa. « Je n'ai pas peur de toi, espèce de crapaud stupide ! » rugit-elle enragée mais parfaitement terrorisée, au point qu'elle s'écroula sur elle-même, comme une tour qui s'abat dans ses fondations. Le meuble ne moufta pas, ne bougea pas, et resta sur ses gardes, ne croyant pas à cette faiblesse.

Alors Catherine bondit, courageuse jusqu'à l'héroïsme ; elle arracha la clé de l'œil gauche et l'enfonça dans l'œil droit, qu'elle ravagea avec une délectation de barbare en tournant l'outil jusqu'à ce que, bien entendu, le battant, docile, s'ouvrît. Puisqu'après tout ce n'était jamais qu'un buffet, cette chose-là.

Catherine s'accroupit devant les intérieurs révélés du coffre. Il n'y avait rien dedans. Mais la paroi du fond était toute entière occupée par la plus étonnante chose qu'une fillette eût jamais rencontrée dans un élément de mobilier : c'était une rangée de persiennes, striées de lumière. Derrière, il y avait, de toute évidence, le monde.

Alors Catherine, à tâtons, chercha les crochets de fermeture. Elle en trouva un, le releva, poussa la persienne qui ne s'ouvrit pas. Elle poussa encore, grogna, batailla contre l'entêtée. Puis elle eut l'idée de tirer. Alors le volet s'ouvrit, révélant une clarté d'un blanc olympien, avec des brumes toutes d'argent, avec un ciel d'acier en fusion, avec deux soleils cerclés de halos.

Elle se pencha pour mieux voir, se mit à quatre pattes, et s'avança. Elle posa les mains sur une corniche plate. Juste au-delà, il y avait un vide immense, et tout au fond de ce vide, tout en bas, très loin, la mer.

« Ça alors ! Mais qui es-tu, ma puciotte ? et que fais-tu là ? » La voix fit bondir Catherine, qui s'en cogna la tête ; elle se recula comme un chat dans un soupirail, et regarda vers la gauche, méfiante, prête à tout refermer et à même avaler la clé si besoin.

Il y a avait là, debout, un vieil homme tout nu, recouvert d'une espèce de mucus qui tremblotait dans la brise. L'homme était en train de s'en extraire, quand il avait découvert Catherine, sur sa droite, qui regardait la mer avec les yeux presque exorbités et la bouche grande ouverte.

« Qu'est-ce que tu fais là, ma pauvrete ?

— Ne vous approchez point ! cracha la fillette.

— Pas de souci, je te laisse tranquille ! Tu es prisonnière ici depuis longtemps ?

— Je ne suis pas prisonnière ! Je me suis enfuie, et... » et puis elle s'était retrouvée enfermée, il n'y avait pas à tortiller. Sinon, comment devrait-on appeler une pièce sans autre issue qu'un effarant buffet dont le fond s'ouvre sur une falaise interminable ? Et où était passé Paris ?

Le vent secouait le vieil homme, qui se mit à trembler. Ses lèvres bleuissaient. « Je m'appelle Nicolas, bredouilla-t-il ; et toi ?

— Catherine, chuchota-t-elle de mauvaise grâce.

— Comment ?

— Catherine !

— Karine ?! Ah, j'avais connu jadis une Karine... Il y a si longtemps...

— Pas Karine...

— Karine... Elle était forte, elle était magnifique... Es-tu forte, mon canard ? »

Est-on forte lorsqu'on a peur des meubles ? Non. Mais, quand on les attaque alors qu'on crève de peur, et qu'on gagne, assurément l'on n'est pas faible. « Je suis forte ! s'écria-t-elle, toute en colère.

— Je n'en doute pas. Pour venir jusqu'ici, il t'a fallu un sacré courage.

— Vous grelottez. Pourquoi ne vous habillez-vous point ? Pourquoi êtes-vous nu ?

— Tu ne t'es pas regardée, ma puciotte... »

Elle baissa les yeux sur ses bras, sur son ventre, et découvrit qu'elle était nue, elle aussi, et engluée dans cette même gelée contre laquelle bataillait le sieur Nicolas, lequel, à cet instant en arrachait un gros paquet de sa poitrine. Quand il eut fini, il trembla encore plus fort. Cette chose semblait tenir le corps au chaud comme un vêtement.

« Tu ferais bien de ne pas l'enlever. Moi j'ai fait une bêtise, je le vois bien.

— Ma maman est morte...

— Ah bon... Moi c'est toute ma vie, et mes espérances... Je vais te dire les choses telles qu'elles sont, ma puciotte. Écoute-moi bien... J'ai tes oreilles ?

— Oui ?...

— J'ai fait le tour de cette corniche... À cent pas d'ici, sur la gauche comme sur la droite, elle bute contre une grande lame verticale qui fait toute la hauteur de la paroi. Au-dessus de nous, et au-dessous tout aussi bien, il y a d'autres étages comme celui-ci. Mais on ne peut pas y aller... Alors voici : les deux seules choses que tu peux faire si tu ne veux plus être sur cette corniche, c'est de sauter, ou de rentrer dans ta loge... Oui oui, ta loge ! Regarde derrière toi ! »

Catherine se retourna, et poussa un cri. La moitié inférieure de son corps était encore enserrée dans une espèce de sac de couchage transparent, qui était lui-même soudé à une membrane rosâtre que bordaient, sur quatre côtés, des nervures luisantes, comme un cartilage mouillé.

C'était parfaitement répugnant, obscène, organique. En outre, et pour parfaire le tout, de son nombril sortait un cordon qui partait se noyer dans la gélatine du sac. Elle eut l'envie de tout arracher.

« Attends avant de faire quoi que ce soit, malheureuse !

— Mais !

— Ce cordon te nourrit, ma puciotte. Écoute-moi encore ! Écoute bien !

— Oui monsieur ! Mais monsieur, aidez-moi !

— Je suis en train de t'aider, poussin. Je te dis ce qui est. Ensuite, tu décideras.

— Oui ! Les larmes revenaient.

— Je vis dans ma loge depuis des mois et des années. Enfermé ici par la peur de sauter. Mais maintenant j'ai compris une chose !

— Oui !

— J'ai éclos !

— ?!

— Vois ces loges comme des chambres d'éclosion. Chaque loge est comme un œuf. Et toi, tu vois, tu es un poussin... Tout comme moi ! »

La comparaison était plutôt spéciale ; Nicolas n'avait rien d'un poussin. Mais Catherine comprit. Ces dernières heures l'avaient rendue sérieuse et attentive. Alerté aussi, et d'esprit agile. La réflexion qu'elle fit en apporta la preuve :

« Quelles sont nos ailes ?

— Je crois que c'est le courage, ma petite Karine... Le courage, et aussi la tranquillité d'âme ». Puis il sauta.

Catherine, les nerfs encore engourdis par la tragédie récente, ne fut pas traumatisée outre mesure par le suicide du vieux monsieur. Elle le regarda plonger. Il fit une énorme gerbe dans la mer en-dessous. Puis il n'y eut plus rien. Le son ne monta même pas jusqu'à elle ; il abandonna en chemin et se dilua dans le vent.

Catherine observa le monde en détail. Sur la gauche, dans la mer, il y avait un trait plus clair qui semblait indiquer la présence d'une chaussée submergée. Le trait menait jusqu'au pied de la paroi. Et sur ce trait, des petits points rouges avançaient – des gens, peut-être – progressant dans le paysage à une vitesse de microbe. Ils disparurent dans quelque trou foré dans la base de l'édifice immense au sein duquel Catherine avait éclos.

Alors, elle se recula dans sa loge, et médita quelques minutes. Puis, ivre de rage, elle prit son élan et sauta de toutes ses forces, arrachant dans la chute une partie de sa gelée, et sectionnant net son cordon ombilical. Libre, hurlante, colérique, elle fonça vers la mer qui lui bondit à la figure, et se réveilla, assise dans le canapé du salon, le plaid balancé au diable, avec devant ses yeux la bouille consternée du chat, réveillé en sursaut, et pas encore remis d'un récent coup de pied. « Putain de rêve de merde ! gueula-t-elle pour se soulager.

— Ça va, Karine ? demanda Niko, depuis sa chambre

— Je vous ai réveillé ?

— À ton avis ? Je parle en dormant ?

— Quelle heure est-il, bon sang ? »

Elle avait encore dans son cœur l'envie de sangloter. Pauvre Niko, qu'elle avait vu mourir, sauter dans ce vide invraisemblable... Pauvre Niko, au regard perdu et si triste. Celui-ci apparut à la porte du salon, bailla, se traîna vers la kitchenette. « Il est six heures et demie. Le jour se lève. On se fait un café ? »

